

communiquer à personne. C'était de se réfugier au Canada. Mais avant de partir, il désirait s'assurer si la famille Hébert s'était réellement dirigée de ce côté. Son but était de la rejoindre et d'assurer ainsi le bonheur de sa fille, qu'il craignait de voir compromis par l'influence de sa mère et les assiduités du lieutenant George. C'était pour aller à la recherche des anciens voisins que Antoine et André étaient disparus tout à coup de leurs demeures sous un prétexte quelconque. Ils ignoraient, d'ailleurs, les projets de leur père.

Après avoir construit un esquif sur un endroit tout à fait isolé de la côte, ils avaient fait voile vers la rivière St Jean. Plusieurs familles françaises étant établies sur les bords de cette rivière, dans l'intérieur du pays, ils espéraient trouver chez elles un guide sûr qui les aurait conduits, à travers les bois, jusqu'à Miramichi, sur le golfe St. Laurent, où les Canadiens avaient des comptoirs importants ; ils étaient persuadés qu'ils trouveraient là quelques membres de la famille Hébert ou au moins des indices certaines de leur passage ; ils avaient tout lieu de croire, par des rumeurs vagues venues à Grand-Pré, que leurs anciens amis s'étaient acheminés vers le Canada. Ce voyage était pour eux une rude entreprise, mais ils ne pouvaient pas se servir d'une route plus directe, la baie de Beau-Bassin étant sillonnée par des vaisseaux anglais, et ses côtes ainsi que l'isthme acadien continuellement battus par des corps armés. Une heureuse coïncidence, qu'ils n'auraient jamais pu espérer, leur épargna toutes les fatigues de la route en leur faisant retrouver Jacques juste au début.

C'est le matin même où nous avons vu la barque sortir de l'embouchure du St. Jean que les frères rencontrèrent leur ami. Ils l'auraient certainement laissé passer outre si Jacques ne les eût reconnus le premier : comme ils étaient les uns et les autres infracteurs des ordonnances du gouverneur, ils se sentaient plutôt disposés à s'éviter qu'à se rapprocher. Après les premiers mots provoqués par la surprise et le bonheur de la reconnaissance, Jacques monta, avec le compagnon qu'il avait avec lui, dans la barque d'André, laissant là le canot qui n'aurait pas pu les contenir tous quatre, et ils se remirent à voguer.

Ce compagnon de Jacques, que P'tit Toine regardait toujours de toute la puissance de ses yeux, était un sauvage de la tribu des Micmacs, à peu près du même âge que Jacques ; quoiqu'il ne comprit pas le français, il laissait voir, dans ses rapports avec celui-ci, non pas de la familiarité (les sauvages n'en témoignent jamais), mais une franchise et une bonne volonté qui annonçaient un commerce assez prolongé entre eux.